



Édité par
Alain Cullière

Tobie sur la scène européenne
à la Renaissance,
suivi de *Tobie*, comédie
de Catherin Le Doux (1604)



Édité par
Alain Cullière

Tobie sur la scène européenne
à la Renaissance,
suivi de *Tobie*, comédie
de Catherin Le Doux (1604)

Prologue

Alain CULLIÈRE
Université de Lorraine

Le livre de Tobie révèle des qualités dramaturgiques, du moins des dispositions qui prêtent à la réécriture et qui tiennent à sa forme narrative, à son contenu sentencieux et à son statut de livre apocryphe¹.

Sa structure même ne permet pas de croire en une écriture tâtonnante, à plusieurs mains ou fragmentaire. Sur le plan narratif, il est d'une étonnante ingéniosité, le récit s'organisant par emboîtements successifs. Si on prend le texte dans son intégralité, donc l'ensemble des quatorze chapitres, on a une narration qui se déroule sur plus d'un siècle. Le premier chapitre évoque la déportation des tribus d'Israël, notamment en Assyrie. Le vieux Tobie, exilé à Ninive, entretient en terre étrangère le souvenir de la foi ancestrale. Loin d'être un nostalgique, il pratique les rites, met en œuvre les principes de la fraternité tribale. Il transpose sa culture, la déplace, s'en nourrit. C'est un exilé non assimilé, un communautariste, dirions-nous. Il incarne, surtout aux yeux de ses proches, qui n'ont pas sa force, le juste par excellence, en faveur duquel Dieu peut, une fois encore, relever son peuple, car il garde ses commandements. Dans le dernier chapitre, son fils, âgé de 127 ans, aura la joie d'apprendre avant de mourir la destruction de Ninive, prédite par le prophète Jonas, annonciatrice d'un retournement de situation et surtout d'une promesse de réconciliation divine. Dieu ne se détournera pas définitivement de son peuple. La fin est optimiste. Ainsi le livre dans sa totalité s'inscrit dans un mouvement linéaire. Il traite globalement du peuple juif, et les Tobie, père et fils, révèlent indirectement

1 On s'appuie ici sur la version de la *Bible, Ancien Testament*, II, éd. E. DHORME, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1959, p. 1569-1597.

le regard divin, un peu comme l'ombre qui atteste de la lumière. Cette linéarité est de nature historique.

Si maintenant on enlève le premier chapitre et le dernier, qui englobent à eux seuls des dizaines d'années, le récit ainsi réduit évolue par superposition. On voit se dessiner deux destins de manière simultanée. Dieu éprouve deux personnes très différentes. D'une part, un vieillard nommé Tobie, devenu aveugle, ce qui lui fait perdre en partie son identité, puisqu'il devient inactif. Habitué à une charité pratique, lui qui soutenait ses semblables, enterrait les morts selon la coutume, il perd toute orientation et n'est plus qu'une voix. Ce n'est pas celle de la désespérance, car il supporte son mal. Il subit les reproches de son épouse et du voisinage mais, comme il n'est ni persécuté ni déclassé socialement, il ne connaît pas l'isolement tragique de Job. D'autre part, une jeune fille à des centaines de kilomètres de là, Sara, qui est en permanence harcelée par un démon qui élimine ses prétendants, comme pour la garder sous sa coupe. En proie à la médisance de son entourage, qui interprète à sa façon son éternel célibat, elle souffre sans révolte. Le malheur qui la frappe brise l'espérance que ses parents mettaient en elle, en tant que fille unique. Tout comme le vieux Tobie, elle est arrêtée dans son élan vital. L'un et l'autre se réfugient dans la prière, mais au fond ils aspirent à mourir. Dieu, peu présent mais bienveillant, va les relever simultanément. Les chapitres II et III décrivent sans transition leurs souffrances, leur état morbide. Le chap. XIII est entièrement consacré à l'action de grâce du vieux Tobie, dont la joie se confond avec celle de Sara, plus discrète. Leurs destins se superposent. Le malheur de l'un et le malheur de l'autre prennent fin lorsqu'ils se rencontrent. Ils ne sont plus représentants d'un peuple déporté, mais des modèles complémentaires, jeunesse et vieillesse, homme et femme, porteurs de toute humanité. La superposition du récit est cette fois de nature symbolique.

Privé maintenant des deux premiers chapitres et des deux derniers, donc ramené aux chapitres III-XII, le récit trouve son unité dans la haute et sereine stature de l'archange Raphaël, envoyé du ciel pour relever les deux malheureux. Il est évoqué à la fin du chapitre III, où son identité est révélée au lecteur et sa mission clairement annoncée. La dernière phrase de ce chapitre évoque l'omniscience divine tout en